



## BAC 2015 – PHILOSOPHIE – Série Technologique

### Sujet 1 : La culture fait-elle l'homme ?

**Analyse des termes du sujet :** La culture est une notion du programme : elle désigne le processus par lequel l'homme transforme la nature et se transforme lui-même. Son opposée, la nature, n'apparaît pas explicitement dans le sujet mais peut s'interroger. L'énoncé semble postuler que c'est la culture qui fait l'homme puisqu'il serait le seul à la posséder toutefois on peut se demander s'il n'y a pas aussi une nature humaine.

**Erreur courante :** L'erreur la plus évidente consisterait à répondre de manière monolithique par oui ou non. Si la question se pose en philosophie c'est parce qu'elle appelle une réponse ambivalente. La culture fait et ne fait pas l'homme. Car si c'était la culture (comprise comme éducation ou assimilation des codes) qui accordait le statut d'homme alors un bébé non éduqué ne bénéficierait pas de cette identité et des droits associés.

#### Introduction

La culture désignait en un premier temps l'agriculture, c'est-à-dire la transformation et l'exploitation de la nature par l'homme. Par la suite, le terme en vint à désigner, dans son sens humaniste, l'éducation, c'est-à-dire la transformation de la nature humaine (vue comme potentiel) en quelque chose de supérieur. Cicéron employait ainsi la métaphore du champ pour illustrer l'esprit humain : la meilleure terre sans exploitation ne donnera rien alors qu'un terrain ordinaire mais bien travaillé accouchera de beaux fruits. Enfin le mot culture désigne l'ensemble des productions propres à une civilisation : ainsi on parle de la culture chinoise pour désigner les arts, les langues, l'histoire et les religions.

Pour le sens commun, la culture fait l'homme puisqu'il s'agit d'un trait distinctif par rapport à l'ensemble du règne animal. Seul l'humain se distingue par ce caractère particulier : il parle une langue, croit en une religion, travaille à l'aide d'une technique ou encore exerce une activité sans finalité pratique : l'art. Nulle chance de confondre homo sapiens avec un autre singe à partir de ces éléments. Et pourtant la culture fait-elle l'homme ? On distingue l'homme civilisé du « sauvage » par son éducation, ses mœurs et on en vient à souligner que la culture est une condition nécessaire pour être pleinement homme, mais suffit-elle pour autant ? Donner une culture à un être en fait-il un homme ? Auquel cas on peut nous objecter que les officiers nazis étaient des personnes cultivées et pourtant leur attitude témoignait de leur profonde inhumanité. Enfin ajoutons le problème des personnes apparentées humaines (femmes, enfants, personnes de couleur) qui se sont vues refuser le statut d'humain au prétexte qu'ils n'accédaient pas à cette « culture ». Ne faudrait-il pas prendre le problème à l'envers et constater que la culture apparaît chez des êtres humains et non chez les animaux, auquel cas elle serait la conséquence et non la cause de l'humanité.

Par conséquent, on en vient à formuler la problématique suivante : la culture est-elle la cause de l'humanité ou bien sa conséquence ?

#### Plan possible

Partie 1 : Thèse A : Oui la culture fait l'humanité.

Argument 1 : La culture est une spécificité humaine dans le règne animal.



Exemple : Seuls les Humains pratiquent des formes d'art (des activités dites gratuites, n'ayant aucune finalité pratique).

Argument 2 : La culture est la condition nécessaire de l'humanité. On ne reconnaît pas humain l'être coupé de toute civilisation (texte d'Aristote : en dehors de la cité ce serait un être dégradé).

Ex : L'enfant doit passer par la culture (la sociabilisation) pour devenir adulte, la sauvage doit passer par la culture pour devenir un être civilisé (qui sait tenir ses couverts par exemple).

Argument 3 : La culture est la condition suffisante de l'humanité. Il suffit de l'acquérir pour être accepté dans le champ des Humains.

Ex : Le permis de conduire est un examen issu d'un apprentissage qui permet à son bénéficiaire d'intégrer une communauté particulière. Ce n'est pas inné mais acquis.

TRANSITION : La culture ne suffit pas à rendre humain. Problème des cas limites. On constate avec le contre-exemple de l'officier nazi que la culture ne suffit pas à rendre humain. Plus grave encore : faire de la culture la condition de l'humanité risquerait d'exclure de la définition tous ceux qui n'y ont pas (encore) accès.

Partie 2 : Thèse non A : Non, la culture ne fait pas l'humain. Il l'est déjà, par nature.

Argument 1 : Traditionnellement la philosophie conteste l'idée d'une nature humaine puisque l'espèce se définit par sa plasticité. Alors qu'un bébé animal ressemble au bout de quelques minutes à ce qu'il sera toute sa vie, le petit humain est un potentiel imprévisible. Néanmoins la Déclaration Universelle des droits de l'Homme de 1948 postule que tous les êtres naissent libres et égaux. Par conséquent, on attribue des droits à tous les humains de par leur naissance, avant même leur acquisition de la culture.

Exemple : Un bébé de n'importe quelle nationalité est reconnu humain : il ne peut être vendu comme un objet.

Argument 2 : Les limites éthiques. Dans la pièce de théâtre *La controverse de Valliadolid*, Jean-Claude Carrière met en scène un tribunal destiné à établir si oui ou non les Amérindiens sont humains ou pas et par conséquent si on peut les exploiter. Le problème principal est que les Européens jugent d'après les critères de leur civilisation si les premiers peuples sont civilisés ou pas.

Exemple : Les costumes. Problème du relativisme culturel : selon la civilisation dans laquelle on évolue, les costumes changent.

TRANSITION : Le chinois qui mange avec des baguettes peut-il être jugé non civilisé au prétexte qu'il n'utilise pas un couteau et une fourchette ?

Partie 3 : Dépasser l'apparente opposition. Thèse C (A et non A) : Peut-on juger les autres cultures ?

Ici les élèves sont relativement libres selon la construction opérée et le fil rouge choisi.



Argument 1 : Postuler que la culture fait advenir l'humanité demanderait d'identifier une culture spécifique. Jusqu'au dix-neuvième siècle une hiérarchisation arbitraire classait les cultures en termes de développement et plaçait l'euro-péenne au sommet. Ce biais ethnocentriste dévaluait les autres formes de civilisation qui pourtant se rattachent à la définition originelle que nous avons posé à savoir la transformation d'un potentiel humain.

Exemple concret : La culture chinoise enseigne également la discipline et le développement des talents.

Argument 2 : Par conséquent, il faut prendre conscience de la pluralité des cultures qui forment la culture. Ce n'est pas une culture qui fait advenir un type d'homme mais bien plutôt l'humanité qui a accouché d'une multitude de cultures. On en viendrait alors à conclure que l'humain possède en germes, un potentiel propre (par rapport aux autres animaux) qui serait la culture.

Exemple : Les Romains comme les chinois ou les Mayas ont donné naissance à une civilisation.

Conclusion : Même s'il apparaît nécessaire pour un individu d'acquérir la culture pour s'intégrer à la communauté des humains, cette dimension n'est pas suffisante. En revanche on constate que tout humain vient au monde avec une identité humaine qui d'une part lui permet de revendiquer des droits et d'autre part lui offre un terreau fertile pour développer une forme de culture.



## BAC 2015 – PHILOSOPHIE – Série Technologique

### Sujet 2 : Peut-on être heureux sans être libre ?

**Analyse des termes du sujet :** L'énoncé du sujet semble supposer que non. La liberté serait une condition nécessaire (mais non suffisante) au bonheur. On imagine ainsi une personne en prison.

**Erreur courante :** De nombreux élèves ont pu rater un pan essentiel du sujet : il est possible de répondre oui à la problématique posée. Ce n'est pas parce que la formulation sous-entend que l'aliénation engendre le malheur qu'il n'est pas possible de rester heureux malgré tout. Certes cette réponse est contre-intuitive mais l'élève pouvait chercher dans le courant stoïcien ou dans des figures de l'histoire (Nelson Mandela) des contre-exemples.

#### Introduction

Dans la fable de La Fontaine *Le loup et l'agneau*, ce dernier subit son triste et injuste sort. Victime d'une force extérieure, à laquelle il ne peut échapper, l'agneau termine sa vie par un épisode malheureux. Quand on n'a pas le choix, en l'absence de liberté, peut-on espérer le bonheur ? Ce dernier, de par son étymologie grecque, suppose une satisfaction complète et durable de tous les désirs.

Pour le sens commun, la liberté semble être une composante évidente du bonheur. Comment satisfaire ses désirs si on est emprisonné au fond d'une geôle ? ou si on a pas les capacités de se doter des moyens nécessaires pour atteindre nos objectifs ? Plus on possède de liberté de mouvement et d'action plus on semble en mesure de combler nos attentes. Par exemple : un milliardaire possédant un jet privé pourrait se rendre où il veut et acheter ce qu'il veut alors qu'un homme ordinaire en prison ne pourrait avoir ni l'un ni l'autre. Et pourtant, le courant philosophique stoïcien postule que le bonheur dépend entièrement de notre volonté, et non de causalités extérieures. Même emprisonné et ligoté, l'homme qui peut tourner son esprit vers le bonheur réussira plus sûrement à l'atteindre qu'un autre.

Par conséquent, on en vient à formuler la problématique suivante : la liberté est-elle une condition nécessaire au bonheur ?

#### Plan possible

Partie 1 : Thèse A : Oui, la liberté est une condition nécessaire.

Argument 1 : La liberté est naturelle et sa privation entraîne une grande souffrance.

Exemple : L'esclave est malheureux. L'esclavage est condamné par les morales modernes et la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948.

Argument 2 : La liberté est un privilège qui permet un certain bonheur puisque sa privation est vécue comme une sanction.

Ex : Dans plusieurs civilisations, on enferme un criminel pour le punir.



Argument 3 : La liberté est une composante du bonheur puisqu'on valorise l'indépendance. Faire ce qui nous plaît sans rendre de compte à personne ou dépendre de personne est une première définition du bonheur.

Exemple : Un jeune veut obtenir son premier emploi pour gagner un salaire qui lui donne l'indépendance financière : il peut choisir comment dépenser son argent sans dépendre de sa famille ou de la société.

TRANSITION : Certes, la liberté semble mener au bonheur et les entraves au malheur mais le lien de causalité n'est pas clairement établi. De nombreuses personnes sont libres, d'un point de vue juridique, et peinent à trouver le bonheur tandis que des intellectuels privés de leur liberté parviennent à être heureux.

Partie 2 : Thèse non A : Non, la liberté n'est pas une condition nécessaire au bonheur.

Argument 1 : La prison signifie la privation de la liberté de mouvement mais cela n'entame pas la capacité à penser ou à agir.

Exemple : Ainsi Nelson Mandela, malgré une peine de vingt-sept ans de prison, a continué à penser et agir contre l'appartheid depuis sa cellule.

Argument 2 : Une vie injuste ne vaut pas la peine d'être vécue. Dans *Apologie de Socrate* et ensuite *Criton*, Platon explique pourquoi son maître préfère obéir au tribunal et endurer la prison plutôt que de fuir au loin : il place la Justice au-dessus de ses convenances personnelles. Socrate se dit plus heureux de cette façon car la liberté physique n'est pas la valeur la plus importante.

Argument 3 : La philosophie stoïcienne cherche le bonheur à partir d'un principe fondamental : il faut distinguer ce qui dépend de nous de ce qui n'en dépend pas. Par exemple : si une tempête coule mon bateau ou dévaste ma maison, cela ne dépend pas de moi donc je ne dois pas être touché. Si on pousse la logique, le corps ne dépend pas de moi puisque nous faisons l'expérience de la maladie (nous ne contrôlons pas le corps totalement). Par conséquent, l'emprisonnement, la torture ou même la destruction du corps ne dépendent pas de nous et il ne faut pas s'en inquiéter.

Exemple : Le philosophe Epictète, né esclave, aurait été, selon la légende, torturé par son maître (qui lui aurait cassé la jambe) mais ce détail ne l'aurait jamais empêché d'être heureux.

TRANSITION : Et alors ? Certes on peut trouver le bonheur en étant privé de la liberté de mouvement ou de la liberté d'action mais les exemples de Mandela, de Socrate et d'Epictète se rejoignent sur le fait qu'ils accèdent à une autre forme de liberté qui leur permet de trouver le bonheur. Dès lors, il faut dépasser l'apparente contradiction entre les deux thèses pour repenser la définition et le concept de liberté.

Partie 3 : Dépasser l'apparente opposition. Thèse C (A et non A) : De quelle liberté parle-t-on ?

Ici les élèves sont relativement libres selon la construction opérée et le fil rouge choisi.



Argument 1 : La peur de la mort empêche le bonheur. Posséder la liberté de mouvement est un bon point de départ mais celui qui vit dans la peur permanente, voire l'obsession, de sa propre mort ne peut apprécier sa vie. Il faudrait donc se libérer des peurs.

Exemple : Le tyran paranoïaque, obsédé par la préservation de sa vie, possède beaucoup de pouvoir mais se retrouve moins heureux que le philosophe stoïcien qui a compris que la mort est un phénomène naturel qui ne dépend pas de lui.

Argument 2 : La peur de l'avenir empêche également le bonheur. La liberté de mouvement et la liberté d'action offrent des moyens d'accéder au bonheur pourtant celui qui vit dans la peur de tout perdre du jour au lendemain ne peut être pleinement heureux (au sens durable).

Exemple : Pour reprendre l'exemple de l'introduction, le trader milliardaire peut combler de nombreux désirs mais son bonheur dépend de causalités extérieures (comme les fluctuations de la Bourse) et il vit dans l'angoisse permanente. A l'inverse, le philosophe qui a appris à se contenter de l'essentiel sait qu'il trouvera toujours son bonheur quoi qu'il arrive.

Argument 3 : A quoi bon une liberté d'action si l'esprit est esclave des désirs ?

Exemple : Le tyran possède le pouvoir de combler tous ses désirs mais s'il est esclave de ses désirs (à la façon d'un drogué qui ne peut résister à l'envie) alors il vit dans l'insatisfaction permanente, alors que le sage stoïcien, même au fond de sa prison, peut raisonner et exclure de son esprit les désirs inutiles et irrationnels pour se concentrer sur le bonheur.

En conclusion, la liberté apparaît comme une composante nécessaire pour accéder au bonheur toutefois elle n'est pas suffisante puisqu'il faut bien comprendre qu'à une certaine liberté physique il faut surtout adjoindre une liberté de pensée, propre à la philosophie.



## BAC 2015 – PHILOSOPHIE – Série Technologique

### Sujet 3 : Expliquez le texte de Hume

Selon les académies et les professeurs, il est possible de répondre successivement aux trois questions ou d'y répondre conjointement mais, même si les deux méthodes sont tolérées, il ne faut jamais traiter les 3 questions séparément.

L'élève devait commencer par lire le texte pour en extraire les éléments clés avant d'attaquer les questions précises. Le thème ? De quoi parle-t-on ? Puis la problématique ? A quelle question répond le texte ? Et surtout quelle est la thèse de l'auteur ? Quelle est sa position vis-à-vis du problème posé ? L'analyse du texte pouvait occuper jusqu'à une heure.

Thème : Le problème de la croyance au miracle.

Problématique : Toute croyance est-elle motivée par l'expérience ?

#### **Question 1 : Donnez la thèse du texte et les étapes de l'argumentation.**

La thèse de Hume est que la plupart des croyances sont d'ordinaire basées sur des expériences répétées mais que dans le cas des miracles, elles peuvent ne pas s'appuyer sur l'expérience.

Dans la première partie de l'extrait, il établit que la règle « ordinaire », c'est-à-dire courante, dans l'exploration des phénomènes consiste à user d'inférences : on cherche à tirer des connaissances à partir d'observations répétées. Exemple : si on a lâché mille fois une pierre et qu'elle est toujours tombée à terre, on peut supposer que cela arrivera encore. Si on vient à croiser un nouveau phénomène, on le rapporte à ce qui lui ressemble. En sceptique Hume ne prétend pas au vrai mais seulement au vraisemblable et c'est la répétition (nombreuse) d'un cas qui permet de s'assurer de sa fiabilité. Je « crois » que la pierre va tomber, je conjecture.

Pourtant dans la deuxième partie de l'extrait, Hume reconnaît que les humains ne suivent pas cette règle quand il s'agit de miracles, et par là on imagine des phénomènes isolés, singuliers. Alors que le contexte devrait pousser à la prudence dans l'analyse, c'est ce caractère exceptionnel qui fait admettre le miracle. Par exemple : que la foudre vienne à frapper une statue et l'imagination s'enflamme pour inventer des explications ou des





interprétations ; peut-être est-ce parce que le pays est en guerre ou à cause d'une offrande à un dieu. Si les Humains appliquaient la règle ordinaire, ils ne croiraient pas aux miracles et répéteraient les expériences plutôt que de spéculer sur un cas isolé.

Il faut donc expliquer le pourquoi de ce biais intellectuel : pour quel motif l'humain renonce-t-il à sa prudence intellectuelle dans le choix de ses croyances ? Par la faute des passions. La surprise et l'émerveillement sont les deux causes. L'humain est guidé par « une agréable émotion » et non par sa raison.

### Question 2 : Expliquez les expressions.

Hume propose de donner la préférence aux croyances qui se basent sur le plus grand nombre de cas observés. C'est la force des probabilités qui permet l'inférence et donc la vraisemblance d'une hypothèse. Si on a lâché une plume mille fois et qu'elle est tombée neuf cent fois (à cause de la gravité) mais qu'elle s'est envolée cent fois (à cause du vent), il vaut mieux parier sur la chute. De la même manière, si on lance mille fois une pièce on peut constater qu'elle retombe cinq cents fois sur pile et autant sur face mais jamais sur la tranche. Dès lors il paraît plus probable ou plus vraisemblable de parier sur pile ou face.

L'humain se fonde sur ses observations passées pour prévoir l'avenir et quand deux croyances s'affrontent il donne la priorité à la plus vraisemblable.

\*\*\*

Dans le cas du miracle, le contexte (exceptionnel) devrait logiquement disqualifier l'observation puisqu'elle n'est arrivée qu'une seule fois. Par exemple : si un anglais débarque en France et croise une serveuse rousse, il serait déraisonnable de conclure à partir d'un cas singulier que toutes les françaises sont rousses. Et pourtant explique Hume c'est en raison de ce caractère exceptionnel que la croyance parvient à s'imposer. Alors que l'humain est vigilant et rationnel face à la banalité, il se laisse berné par la nouveauté.





### Question 3 (question de réflexion ou mini-dissertation)

La troisième question est généralement une ouverture vers une courte dissertation qui réinterroge la problématique du texte. Généralement un élève peut remobiliser la thèse de l'auteur étudié plus haut, ainsi que ses arguments, pour construire une partie. C'est aussi l'occasion d'opposer des critiques et des contre-arguments au texte qui a été étudié.

\*\*\*

Croyance vient de l'indo-européen *kerd* qui signifiait le cœur. On l'oppose généralement à la raison dont le siège symbolique serait la tête. Pourtant la croyance n'a pas ici le sens d'une idée purement subjective mais seulement d'une hypothèse moins solide et moins crédible qu'une réelle connaissance. Cette dernière se doit d'être vraie partout et tout le temps : par exemple «  $2 + 2 = 4$  ». Les croyances peuvent être déraisonnables (je crois que je vais voler si je saute par la fenêtre) mais elles peuvent être fondées (je pense qu'il va pleuvoir sur des expériences antérieures (à chaque fois que j'ai observé un amoncellement de nuages gris, la pluie a suivi donc je pense qu'il va pleuvoir). Enfin les croyances d'ordre religieux ou métaphysique ne s'appuient sur aucune expérience puisque personne encore n'a expérimenté l'âme ou Dieu, par conséquent on peut poser la problématique suivante : une croyance se base-t-elle forcément sur l'expérience ?

Dans une première partie, l'élève pouvait montrer qu'il existe différents degrés dans les croyances selon les preuves qu'on avance. Ainsi on accorde plus de crédibilité à une hypothèse étayée par une ou plusieurs expériences. Celui qui dit « j'aime la café » sait qu'il s'agit d'un sentiment personnel. Quand on dit « je crois aux extra-terrestres » sans avoir aucune preuve, on se sait moins fiable (même si cela n'empêche pas la conviction personnelle) que si on dit « je crois qu'il va pleuvoir quand je vois de gros nuages gris ».

Dans une deuxième partie, l'élève pouvait reprendre le raisonnement de Hume pour montrer que parfois l'humain ne se soucie pas des preuves ou du nombre d'observations mais que, par le biais des passions, il peut prêter foi à un phénomène peu crédible : les miracles. Le



sentiment est subjectif mais peut aller jusqu'à la certitude « je suis sûr que les dieux m'ont envoyé un signe quand la chouette s'est posée sur la statue ».

Dans une troisième partie, l'élève pouvait essayer de régler le conflit en montrant, après une critique des mécanismes de la superstition, qu'il est possible de classer les croyances. Certaines sont des actes de foi qui s'assument comme personnels (je crois en Dieu, même si je n'ai pas de preuve, et j'ai conscience que c'est un choix personnel), d'autres des hypothèses étayées par des observations (je pense qu'il y a du feu parce que je vois de la fumée) et enfin des croyances infondées mais auxquelles nous sommes attachés (je crois que le café est bon pour la santé).